

Publié dans *Le Soir*, mardi 9 août 2016, p. 24

Le terrorisme est-il contagieux ?

Thomas Renard

Depuis plusieurs mois, les attentats se succèdent en Europe, se faisant écho dans leur barbarie. Dans leur méthode également. Une arme blanche a été utilisée dans quatre des six récents attentats en France et en Allemagne. Ce weekend encore, à Charleroi, un homme a attaqué deux policières avec une machette.

Certains médias parlent d'une « contagion » du terrorisme. Chaque attentat semblant créer le lit du suivant. Cette impression de violence ininterrompue, inarrêtable, est précisément l'un des objectifs recherchés par Daesh. Pour l'organisation terroriste, chaque attentat n'est pas tant une fin en soi qu'un moyen de polariser la société, de susciter la fascination de sympathisants potentiels et, occasionnellement, de créer des émules.

La récente succession d'attentats en Europe fait partie intégrante de la campagne terroriste orchestrée par Daesh, depuis 2014. L'objectif étant de maintenir la pression sur l'« ennemi », au travers d'un flux continu d'attentats plutôt qu'en se limitant à quelques actions de grande ampleur. Pour Daesh, il existe en effet un continuum d'actions possibles : depuis les attentats planifiés et coordonnés, tels que ceux de Paris ou Bruxelles, jusqu'aux actions isolées et improvisées, menées par des « loups solitaires ». Entre ces deux extrêmes, plusieurs autres scénarios sont possibles, en fonction du nombre d'individus impliqués dans l'attentat, et des liens établis avec l'organisation (laquelle peut commanditer l'attaque, la faciliter, l'encourager, ou simplement la revendiquer).

Il y a indéniablement une volonté active, de la part de Daesh, de diffuser la terreur le plus largement possible. Mais la terreur a-t-elle pour autant la capacité de s'auto-alimenter, au-delà de la stratégie de recrutement et de planification du groupe ? En d'autres termes, le terrorisme est-il contagieux ?

Plusieurs études scientifiques ont démontré l'existence d'une certaine forme de « contagion » entre organisations terroristes. Au niveau stratégique d'abord : certaines organisations radicales reconnaissent s'être engagées sur la voie du terrorisme en s'inspirant de l'action d'autres organisations terroristes existantes. C'était le cas notamment de la Rote Armee Fraktion (RAF) en Allemagne qui s'était inspiré des groupes sud-américains au début des années 1970.

Au niveau tactique également, plusieurs études scientifiques pointent l'existence d'une contagion de certains *modus operandi*. Certaines formes d'attentats ont ainsi tendance à se répéter sur une période donnée, surtout lorsque la tactique s'est avérée efficace et largement médiatisée. Certaines actions « novatrices » ont ainsi marqué l'histoire du terrorisme en se

multipliant rapidement, comme par exemple les prises d'otage, les kidnappings, les attentats-suicides ou encore les décapitations.

A l'échelle individuelle, par contre, il est beaucoup plus difficile de déterminer si un attentat spécifique peut inspirer *de lui-même* un autre attentat. Certes, un phénomène d'imitation est toujours possible, comme suggéré par le cas des *copycat killers*. Ce mimétisme est surtout à craindre de la part d'individus déséquilibrés psychologiquement. Mais dans ce cas là, parle-t-on alors vraiment de terrorisme ? Ou bien d'un acte de folie, ou de détresse ? L'attaque de Charleroi, samedi dernier, soulève à nouveau cette question.

La différence peut paraître futile, puisqu'il y a des victimes dans tous les cas. Mais c'est au contraire une distinction qui revêt une importance capitale. Si l'attentat est initialement décrit et/ou perçu comme un acte terroriste, qu'il soit revendiqué ou non, c'est Daesh qui « profite du crime » en maintenant l'état de terreur. Par contre, si l'événement est rapidement désamorcé et dédramatisé, on peut éviter d'ajouter à la psychose collective. On comprend dès lors toute la pertinence du travail des enquêteurs, mais aussi du discours adopté par les autorités. De même, les médias jouent un rôle majeur dans la perception collective de la menace terroriste. La lutte contre Daesh passe aussi par le choix des mots et des images.

En dehors des cas pathologiques, la décision de fomenter un attentat terroriste relève généralement d'un certain nombre de causes qui se superposent et s'enchevêtrent de manière complexe. Des facteurs psychologiques, tels qu'un sentiment de discrimination ou une forme d'aliénation, se mêlent à des causes plus profondes, sociétales ou systémiques, comme l'existence de sous-cultures violentes ou des questions géopolitiques. Une cause unique, ou un événement unique (comme un attentat), ne peut donc pas expliquer seul la radicalisation ou le passage à l'acte d'un terroriste – lequel, à la différence d'un « tueur fou », développe son action dans le cadre d'un objectif politique ou idéologique.

L'idée de contagion du terrorisme doit donc être relativisée. Surtout lorsque cette idée ne sert qu'à alimenter la psychose collective. La récente succession d'attentats découle de la stratégie de Daesh, mais pas d'une perpétuation automatique de la violence. Le discours de Daesh est quant à lui davantage contagieux, mais il ne se propage que là où il trouve un terreau fertile et des individus réceptifs.

Au final, la peur est bien plus contagieuse que le terrorisme. Et lorsque l'on comprend cela, on peut arrêter d'avoir peur.

Thomas Renard est chercheur en (contre-)terrorisme à l'Institut Egmont, un think tank basé à Bruxelles. Il est également Professeur Associé au Vesalius College (Vrij Universiteit Brussel), et consultant en sécurité pour la RTBF.